

Oraison funèbre de Jean-Lou Guérin

A Courcy-Aux-Loges Vendredi 3 Aout 2018

Il y a quelques mois je me trouvais à cette place, pour l'enterrement de ma mère. Je peux comprendre aujourd'hui le ressenti de la perte de votre père, de votre parent, de votre ami. Perdre une mère, c'est couper le cordon ombilical une seconde fois ; perdre un père, c'est trancher le fil d'Ariane du labyrinthe de la vie. Les enfants enterrent leurs parents, voilà l'ordre des choses. On en est accablé, mais on en sort grandi, agrandi. Les survivants sont augmentés de la mémoire de ceux qu'ils ont aimés, avec qui ils ont partagé les bonheurs, les heurs et les malheurs, avec ceux-là qui sont partis.

Jean-Lou n'aurait pas aimé ce discours bien sérieux. Il se serait moqué gentiment de moi, et l'on aurait bavardé, autour d'un verre de vin, de littérature ou d'éditions. Il en aurait profité pour marchander quelques bouquins d'occasion de ma librairie et, après une âpre discussion, on aurait trinqué de nouveau avec la dive bouteille. La vie est une chose trop sérieuse pour qu'on la prenne sérieusement.

Nous nous étions rencontrés à travers l'amour des livres, des mots, de l'écriture. Sa passion l'avait amené à fonder, il y a vingt ans, un salon hebdomadaire, les Mardis littéraires, place Saint-Sulpice, à 20h30. Le cérémonial était simple : on grimpait un escalier étroit de l'arrière-salle du Café de la Mairie, on débarquait dans une pièce au premier étage, accueillis par Jean-Lou en personne qui nous souriait, blaguant ou nous fourguant un tract pour les rendez-vous des prochaines semaines.

L'invité du jour était déjà là avec deux acolytes : un auteur généralement inconnu publié par un éditeur improbable, encadré d'un lecteur et d'un comparse, lisant ou commentant le chef-d'œuvre du jour. Une fois le public nombreux ou clairsemé arrivé, les boissons servies par un loufiat pressé, Jean-Lou lançait la séance, attablé à l'entrée devant des piles de livres prêts à être dédicacés à la fin de la présentation. Il intervenait rarement, juste pour clôturer au bout d'une heure les bavardages, le héros du moment signant quelques livres à des amis ou des curieux, quittant avec regret les projecteurs.

Jean-Lou organisait depuis aussi longtemps des ateliers d'écriture, à la campagne, en ville, dans des bibliothèques, des maisons de retraite, en librairie. Il en animait ainsi dans la mienne depuis quelques années, bienveillant devant une demi-douzaine de femmes (et parfois un homme), prêts à en découdre avec les consignes : écrire en un temps restreint la suite d'une phrase, le commentaire d'un tableau, le prolongement d'une lecture, avec des règles et des techniques diverses où chacun s'échinait, s'exprimait, ravi ou perplexe du résultat. Jean-Lou participait également à ce jeu littéraire, l'occasion de découvrir son monde intérieur assez fantaisiste, bon enfant, où le moment présent, les gens et le lieu d'écriture participaient aux textes qu'il concoctait. Les gardait-il

dans ses archives ? Sa modestie le poussait peut-être à les détruire. On prendrait plaisir à les relire. Je l'avais encouragé d'ailleurs à écrire un témoignage sur ces deux expériences singulières : créateur d'auteurs.

Jean-Lou avait son caractère : volontiers pince-sans-rire, désarçonnant, il vous testait, vous jugeait sans vous juger : étiez-vous capables de faire un pas de côté ? Sa curiosité était sans bornes, je le voyais dans ses lectures ou ses achats, me demandant où finiraient ces monceaux de livres : dans sa bibliothèque, pour des dons, des reventes ? A coup sûr, il repérait le livre de qualité ou insolite dans un tas de nanars, il découvrait et partageait ses découvertes, il les réutilisait pour ses ateliers d'écriture.

Il aimait la bonne chère, la bonne vie, n'hésitait pas à roupiller pendant les rencontres à ma librairie, il ouvrait un œil dès que je parlais de lui, intéressé, moqueur ou sceptique devant les auteurs. Il connaissait parfaitement le monde de l'édition, ses traquenards, ses gloires ou ses misères, parlait de tel éditeur ou tel écrivain par son prénom afin que l'on devine de qui l'on parle, cent facéties ingénieuses dont il ne se lassait pas, pas plus qu'il ne se lassait de lire.

Ses quatre-vingts ans l'avaient rendu lumineux, la dernière rencontre avec lui à ma librairie était joyeuse et conviviale, avec une dizaine de ses élèves prêtes à rempiler pour un atelier l'année suivante. Jean-Lou aussi était prêt à rempiler pour dix ans. Peu disert sur lui, il préférait parler de ses petits-enfants dont il avait certains soirs la garde. On le disait mystérieux, il était simplement discret : sa passion du livre était sa sinécure.

Il présente aujourd'hui à nous tous un best-seller universel : le Nouveau Testament.

Armel Louis